

Le Mali a toujours le Blues

En très bref

Le groupe malien Songhoy Blues se produira ce samedi au festival "Les Ardentes" à Liège. Le leader de la formation, Aliou Touré, revient sur son parcours et notamment le conflit survenu en 2012 dans le Nord du Mali, qui a contraint les quatre musiciens à s'exiler à Bamako, la capitale.

Leur second album "Résistance" a lui été marqué par leur tournée mondiale, et les nombreux problèmes de visa rencontrés à travers l'Europe et les Etats-Unis, où le groupe – régulièrement bloqué dans les aéroports – a dû annuler certains concerts.

Au commencement, il y avait la charia

Le Nord du Mali est une zone complexe sur le plan géopolitique. Pauvre, désertique et multifrontalière, elle fait l'objet d'une rébellion armée vieille de soixante ans de la part des Touaregs, qui peuplent la région et exigent son autonomie. Lorsqu'ils attaquent les cantonnements militaires de plusieurs localités, en 2012, les membres du Mouvement national de libération de l'Azawad (M.N.A. groupe politico-militaire essentiellement touareg et laïque) s'inscrivent directement dans ce très vieux conflit. En quelques jours, ils prennent les villes de Gao, Kidal et Tombouctou. Pour contrôler ce vaste territoire, ils décident de passer une alliance stratégique avec les islamistes d'AQMI et Ansar Dine. Mais ces deux groupes – plus puissants – prennent rapidement le dessus et le contrôle de la région où ils instaurent la charia, interdisent la musique, et pourchassent les contrevenants.

Ils ne se connaissent pas encore, à l'époque, mais les quatre futurs membres de Songhoy Blues – tous issus de l'ethnie Songhaï – vivent alors la même situation. Sous la pression des groupes islamistes, ils fuient Tombouctou pour se réfugier dans la capitale, Bamako. Associés par hasard lors d'une cérémonie de mariage, ils s'entendent bien, jouent un blues électrique et fiévreux dans la plus pure tradition malienne, et se produisent de plus en plus régulièrement dans les cabarets de la ville. Par chance, l'oncle d'un des musiciens n'est autre que le bassiste de feu Ali Farka Touré, légende du blues local. Conquis par leur musique, "tonton" les met en lien avec le gotha du rock mondial dont le très populaire Damon Albarn (Blur, Gorillaz,...) et donne un solide coup d'accélérateur à Songhoy Blues qui prend une dimension internationale. "Music in exile", leur premier album fortement inspiré par cette expérience personnelle, rencontre un certain succès et engage nos quatre rockeurs dans une tournée mondiale qui durera près de deux ans. Deux ans pendant lesquels les quatre Songhaï composent un deuxième disque, "Résistance", qu'ils viendront défendre ce samedi 8 juillet au festival "Les Ardentes".

V.D.

Le jour où on a appris que la musique avait été bannie au Mali, tout le monde y a prêté attention

Entretien Valentin Dauchot

Rencontre à Bruxelles avec Aliou Touré, chanteur guitariste de Songhoy Blues avant le passage du groupe aux Ardentes.

Votre premier disque était influencé par votre exil, qu'en est-il pour celui-ci ?

Le premier album retraçait notre migration forcée. Maintenant que nous sommes installés à Bamako, nous sommes entrés en résistance. Cet album n'est pas plus politique, mais je dirais qu'il est plus engagé. On défend un peuple – tous les Maliens – contre un système qui ne fonctionne pas.

Vous avez passé énormément de temps en tournée, dans quelle mesure cette expérience vous a-t-elle influencés ?

Nous sommes restés sur la route pendant pratiquement trois ans. C'est à la fois difficile et sympa à vivre pour voir les différentes cultures, les différents artistes, décou-

vrir tous ces pays que tu as vus à la télévision pour réaliser qu'il n'y a aucune différence entre tous ces peuples. D'un point de vue musical, on a joué dans pas mal de grands festivals et on a partagé des backstages avec pas mal de grands musiciens, donc forcément, tout cela a influencé notre son. En ce qui concerne les paroles, et bien... On a eu pas mal d'ennuis de visas qui ont soulevé des questionnements sur notre identité. Tu es en tournée, tu vas dans un aéroport. Voilà qu'on t'arrête et tu ne sais pas si c'est parce que tu es musulman, noir, d'un pays pauvre, d'un pays en guerre... Ou si c'est tout simplement ton identité même qui est suspecte. Le morceau "Onc Colour" vient de là, de ces expériences vécues à plusieurs reprises dans différents aéroports à travers le monde entier. On est restés bloqués par les services d'immigration le soir de Noël, par exemple, on a raté des concerts. Quand ça

arrive régulièrement, tu te rends compte de la différence et tu finis par questionner ton identité.

Ces événements se retrouvent-ils d'une façon ou d'une autre sur l'album "Résistance" ?

Sur le moment même, on a évidemment ressenti de la colère, mais cette colère n'est pas présente sur l'album car elle ne résout rien. On a vu à quoi pouvaient aboutir les coups de gueule, au Mali. Il faut une autre formule. Nous, on tente de faire passer le message avec des paroles dures derrière une musique très dansante qui appelle à la joie de vivre et au calme. Le Blues a toujours été une façon de s'épanouir, de satisfaire une certaine nostalgie alors que les paroles décrivaient des conditions de vie très difficiles. C'est la même chose pour nous : on veut s'épanouir, montrer qu'on a le droit de vivre, de provoquer de la joie chez nous et ailleurs tout en faisant passer

ce message de tristesse. L'idée est vraiment d'inviter les gens par la musique, car ceux qui aiment cette musique se donnent forcément la peine d'aller plus loin, d'écouter, de chercher à savoir de quoi il s'agit.

Vous pensez réellement que la musique a ce pouvoir ?

Un pays comme le Mali est tout petit, les gens ne prennent pas la peine de s'y intéresser car l'actualité mondiale est animée en permanence. Mais le jour où on a appris que la musique avait été bannie dans un petit pays d'Afrique, tout le monde y a prêté attention. On entend toujours parler de coups d'État ou de guerres, mais bannir la musique de tout un territoire, ça, c'était du jamais vu. C'est également à ce moment-là que le peuple malien s'est rendu compte de l'importance de la musique et des artistes dans la société malienne. Il a fallu que la musique soit bannie pour que cette tradition musicale soit renforcée et que la presse s'y intéresse davantage. Donc oui, je suis convaincu que la musique peut faire changer beaucoup de choses.

Quelle est situation dans le Nord Mali actuellement ?

C'est très tendu, Tombouctou, Kidal et Gao restent un front de guerre. Après l'intervention militaire française, les djihadistes

se sont dispersés dans les villes. Ils ont intégré la population et sont devenus pratiquement impossibles à identifier. Mais on peut rejouer de la musique, il y a à nouveau des concerts à Gao et Tombouctou, parce qu'à un certain moment, le peuple a voulu casser les chaînes. Il s'est senti emprisonné et s'est dit "merde, on a envie de faire la fête, on a envie de sortir..."

C'est aussi ce que vous avez voulu chanter sur cet album ?

Oui, c'est exactement ce qu'on a voulu monter dans le morceau "Bamako" qui décrit la vie nocturne de la ville. Les gens qui débarquent à Bamako n'ont pas du tout l'impression d'être dans un pays en guerre. Les gens sont dans la rue 24h/24h, la musique est partout, tous les jours et à n'importe quelle heure. Les médias veulent par ailleurs faire croire au monde entier que le peuple touareg est méprisé au Mali, qu'on les frappe, qu'on les chasse, mais c'est faux.

Il y a un nombre incroyable de Touaregs qui jouent dans les cabarets de Bamako. Nous, on a des amis touaregs qui partagent des scènes avec nous. Le blues de la région existe dans tout le Sud du Sahara, il n'appartient pas spécialement aux Touaregs et encore moins aux autres Maliens.

Comment se porte la scène blues malienne, aujourd'hui ?

Il y a énormément de groupes de Blues au Mali. C'est vraiment l'un des piliers de la culture malienne, une autre forme de communication. Les gens ne peuvent tout simplement pas s'en passer. Mais paradoxalement, il y a peu de groupes qui tournent, même à l'intérieur du pays car il y a un manque de visibilité, faute de structure adaptée. Si tu vas au Mali, tu verras que tout le monde est câblé sur des chaînes de télévision françaises qui ne passent que la musique commerciale, pas la musique malienne. Nous n'avons pas eu de succès chez nous, pas encore en tout cas, car nous n'avons pas de visibilité. Les médias maliens ne s'intéressent pas à ce que nous faisons. Ils préfèrent promouvoir quelque chose de commercial pour créer une diversion au sein de la jeunesse. Tous les clips qui sont publiés en Afrique ne montrent que des fesses, de la drogue et de l'alcool.

→ "Résistance" (PIAS), sorti le 16 juin. En concert ce samedi soir aux Ardentes.

"Tu es en tournée, tu vas dans un aéroport. Voilà qu'on t'arrête et tu ne sais pas si c'est parce que tu es musulman, noir, d'un pays pauvre ou d'un pays en guerre."

Aliou Touré

Chanteur guitariste et compositeur de Songhoy Blues

